

ATTI DEL CONVEGNO «IPPOLITO ROSELLINI: PASSATO E PRESENTE DI UNA DISCIPLINA»

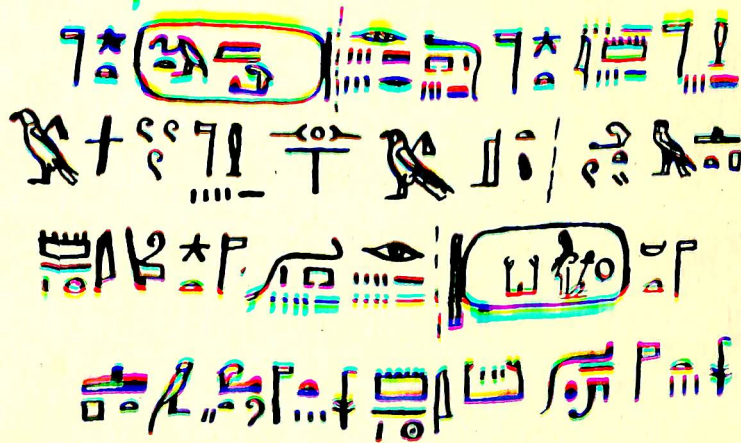
PISA, PALAZZO LANFRANCHI, 30-31 MAGGIO 1982

- Riv. Collez. di M. Sallier =

*Calcarea - 5 poll. $\frac{3}{4}$ sopra $3\frac{1}{2}$. Base d'una stametta di Rezia Egizia.
sul piano della base sono i pillole di finissimo lavoro - accanto ai piedi
il'iscrizione*



Sulla grozza della Base a Dritta



GIARDINI EDITORI E STAMPATORI IN PISA

MICHELA SCHIFF GIORGINI ET L'UNIVERSITÉ DE PISE

JEAN LECLANT

Dans cette glorieuse Université de Pise, où l'exemple d'Ippolito Rosellini continue d'inspirer une brillante tradition d'Égyptologie, une salle du Collegio Ricci atteste, de la façon la plus concrète et la plus éclatante, la présence de la civilisation pharaonique: c'est celle qui abrite la splendide "Collection Michela Schiff Giorgini" - donation faite à l'Université de Pise le 24 juin 1964, et complétée par la suite, des objets découverts sur les chantiers de Soleb et Sedeinga, au Soudan, et attribués, après partage officiel, au chef de la mission de fouilles par les autorités archéologiques de ce pays. La présente exposition du Palazzo Lanfranchi permet, de la meilleure façon, d'en admirer à loisir les plus belles pièces.

Née à Padoue en 1923, d'une famille d'officiers et de professeurs, élevée dans les Pouilles et à Rome, Michela Beomonte avait épousé en 1946 le banquier franco-italien Giorgio Schiff Giorgini, dont on sait bien ici le rôle de la famille, à Montignoso, durant le Risorgimento, et les attaches avec Pise - de l'autre côté de l'Arno, près de la statue de Mazzini, se dresse le Palazzo Schiff Giorgini; on connaît aussi plus particulièrement ses attaches avec votre Université. L'intelligence de Michela, sa beauté, son charme, la consacrèrent alors l'une des reines les plus brillantes de la vie mondaine à Paris. Cependant, ses goûts de jeunesse pour l'étude, ses voyages à travers le monde, soudain, la fixent sur une passion: l'Égyptologie; elle veut mieux connaître et comprendre ces monuments de sublime beauté qui concrétisent la science et la sagesse des Pharaons. Elle a visité, sous la conduite de Clément Robichon, les vestiges thébains de l'époque d'Aménophis III, le sanctuaire qu'il a dégagé, avec Alexandre Varille, d'Amenhotep, fils de Hapou, les statues dont il a découvert, à Karnak-Nord, avec Paul Barguet et moi-même, les innombrables fragments et qu'il a remontés avec tant de patience et d'intuition. Or, il y a au coeur de la Nubie soudanaise des ruines admirables que bien peu de voyageurs et de savants ont visitées depuis le temps de Cailliaud, en Janvier 1821, et de Lepsius, en Juillet 1844: celles du grand temple jubilaire d'Aménophis III à Soleb. Michela Giorgini prend les contacts nécessaires avec les autorités de l'Université de Pise, le Recteur Magnifico E. Avanzi, le Doyen N. Badaloni, le directeur C.A. Petraglia - la mission des "scavi de Soleb" se prévaudra toujours d'être "sotto l'alto patronato della Università di Pisa"; le temps de se rendre chez le directeur des antiquités du Soudan, Jean Vercoutter, alors en vacances en Bretagne, puis de

passer à Leiden s'assurer le concours de l'abbé Josef Janssen, épigraphiste, et la mission archéologique de Soleb se trouve constituée, Giorgio Giorgini l'ayant assurée de son appui financier.

Après avoir atteint Wadi Halfa et bourré de matériel un camion, Michela Giorgini, Clément Robichon et l'abbé Janssen s'installent le 4 Novembre 1957 dans le très modeste rest-house du gouvernement soudanais à Wawa, sur la rive droite du Nil, un endroit particulièrement déshérité et même quelque peu hostile, dans sa solitude. Chaque jour désormais, avant même le lever du soleil, la mission traverse le Nil dans une barque combien sommaire - une simple planche tient lieu de rame - et au soir refait le trajet inverse; il faut avoir soi-même connu ces longues heures, au gré des vents défaillants et des courants trompeurs, trop souvent sous le harcèlement des *nimitti*, des nuées de moucherons impalpables, aux piqûres irritantes, pour mesurer le courage qui anima nos archéologues. Mais c'est aussi la récompense d'un des spectacles les plus admirables au monde: dans le dépouillement du grand désert nubien, au-delà du rideau de palmiers qui bordent le fleuve, les vestiges du pylône et les colonnes "en belle pierre blanche de grès" dorées du miel chaud de l'éclat du soleil.

La première tâche fut d'identifier, sous les décombres, les diverses parties du temple, de reconnaître les scènes et les inscriptions visibles, de comparer l'état du monument avec ce qu'il était possible d'en savoir d'après les descriptions des voyageurs, les documents de Lepsius et de Breasted principalement. Au revers du pylône et sur les vestiges très érodés d'une grande porte, étaient gravés les reliefs fameux de la fête Sed, la fête jubilaire du roi: par seize fois, semble-t-il, le roi consacrait successivement les portes d'une vaste enceinte carrée, les frappant et prononçant les formules sacramentelles; puis s'ébranlaient les longs cortèges de la cérémonie: enseignes, naos divins portatifs, files de dignitaires. Après avoir traversé ~~deux cours~~ dont la première était encore entourée des plusieurs des hautes colonnes de son portique, tandis que la seconde était presque totalement détruite, la salle hypostyle offrait un énorme chaos de blocs dominés par une haute colonne, miraculeusement préservée, épanouissant dans le ciel son chapiteau palmiforme, encore sommé de son abaque et d'un fragment d'architrave; la base des colonnes de ce secteur était décorée d'écussons figurant et nommant les peuples qu'avait soumis Pharaon ou qu'il souhaitait dominer: sur un ovale, généralement crénelé, est gravé un buste d'où se détachent les bras ligotés en arrière et la tête au visage pittoresque d'Asiatiques, sur les colonnes du Nord, d'Africains sur celles du Sud; les noms des peuples envoûtés constituent l'inventaire du monde alors connu, depuis la Mésopotamie au Nord jusqu'aux peuplades du Haut-Nil, aux noms étranges, en passant par Byblos, Canaan, une tribu (sans doute au pays d'Edom) qui porte le nom de Yahvé (c'est la première mention attestée du fameux tétragramme) et le pays de Pount (la célèbre contrée de l'encens). La partie postérieure du temple n'était qu'un amas, pittoresque d'ailleurs, de blocs épars au fond d'une dépression. Paradoxe: au coeur d'un des déserts les plus rigoureux et les plus secs du monde, le temple a été détruit par

un énorme flot torrentiel qui a dévasté le saint des saints et l'une des cours, creusant de véritables ravins.

Dès le début, la mission Michela Schiff Giorgini repère les vestiges de la nécropole à quelque 800 mètres à l'Ouest du temple: ce sont là les tombes des dignitaires du Nouvel Empire qui animaient les cérémonies de Soleb; aussi la fouille systématique des sépultures est-elle aussitôt entreprise. Cependant l'organisation matérielle de la mission se poursuivait: une jolie maison et ses annexes, sur une petite ride rocheuse qui domine la piste des chameaux à mi-chemin du temple et de la nécropole, sont juste achevés lorsque se clôt la première campagne, le 2 Février 1958.

Désormais, chaque année, des premiers jours d'Octobre à Mars ou même Avril, la mission reviendra à Soleb; au début de 1961, je remplace comme épigraphiste l'abbé Janssen, devenu malade. Fouilles en profondeur sous la direction de Clément Robichon qui consolide au fur et à mesure les parties trop délabrées, copie des scènes et des textes, élaboration de la description détaillée au contact direct du monument, la petite équipe, toujours joyeuse et ardente, poursuit régulièrement sa tâche. Aux jours de fête, c'est parfois la visite d'amis venus des chantiers voisins - en fait des centaines de kilomètres de déserts parmi les plus rigoureux nous séparent. Sergio Donadoni et le père Giovanni Vantini sont ainsi venus plus d'une fois s'inscrire au livre d'or de la mission.

En 1965 paraît chez Sansoni, à Florence, "Soleb I", réservé à l'examen commenté de la documentation - dessins, inscriptions, notes diverses -, qui offrent les voyageurs et les archéologues parvenus jusqu'au site au cours du XIXe et au début du XXe siècle. Le volume, richement illustré, fournit aussi une étude critique des étapes de l'exploration de la Nubie et ajoute des pages notables à l'histoire de la pénétration vers le haut Nil; on y note le rôle de plusieurs Italiens avides de science ou d'aventures. Le second volume, "Soleb II", en 1971, est consacré à la description et à l'étude des nécropoles de Soleb. Les tombes de la XVIIIème dynastie, certes pillées, ont livré cependant un très beau matériel, dont une bonne partie se trouve désormais à l'Université de Pise; plusieurs des pièces exposées ici-même, au Palazzo Lanfranchi, sont des chefs d'oeuvre: l'élégant miroir aux incrustations d'or et d'electrum, la cuillère à fard en forme de canard, le scarabée "historique" de la "chasse" d'Aménophis III, des shaouabtis, des amulettes. La mission fouille également des sépultures des très hautes périodes et une nécropole de l'époque méroïtique (alentours de l'ère chrétienne).

Entre temps, la mission explorait les déserts avoisinants: découverte, sur les premières pentes dominant le temple, du vaste enclos d'une réserve d'animaux où pouvait se pratiquer le rite royal de la chasse au lion; mise en évidence d'une route antique, joignant sur une quarantaine de kilomètres les temples de Soleb et de Sésébi; exploration d'une énorme forêt pétrifiée d'arbres de type araucarien, longue de plus de cinquante kilomètres et datant de plus d'une centaine de millions d'années; étude surtout au Gebel

Gorgod, en face de Delgo, d'un immense ensemble de gravures rupestres avec les figurations innombrables d'éléphants, girafes, autruches, gazelles, bovins, témoins de la grande faune paléoafricaine qui correspond à une phase climatique relativement humide.

A une quinzaine de kilomètres au Nord de Soleb, de l'autre côté du promontoire du Gebel Dosha, qui sépare les provinces du Mahass et du Sukkot, le site de Sedeinga ne pouvait que retenir l'attention de la mission Michela Schiff Giorgini; là se dressent les vestiges gracieux d'un petit temple de la reine Tiy, l'épouse d'Aménophis III: Soleb-Sedeinga, c'est déjà le schéma de sanctuaires couplés, masculin et féminin, que, cent-vingt ans plus tard, Ramsès II développera à Abou Simbel, avec le Temple du Roi et le Temple de la Reine. De 1963 à 1966, à proximité immédiate du temple, est découvert, puis fouillé un très vaste ensemble funéraire méroïtique. Un peu à l'écart, la nécropole dite de l'Ouest offre des tombes d'un dispositif original, souvent couplées; l'une des sépultures plonge soudain les égyptologues dans une grande perplexité: sur les montants d'une porte, ne lit-on pas les vestiges du nom de Taharqa et n'y reconnaît-on pas le visage si caractéristique du Pharaon "éthiopien"? Il faut alors supposer que l'installation funéraire de Nuri, près du Gebel Barkal, peut être un cénotaphe. La plus grande nécropole, dont nous poursuivons nous-même l'étude, comporte plusieurs centaines de pyramides - presque totalement arasées évidemment, surmontant des caveaux taillés dans le roc, ou construits en briques crues; alentour, ont été recueillis des éléments architecturaux provenant des chapelles: linteaux avec inscriptions en méroïtique, montants de porte; à l'intérieur devaient être conservés table d'offrandes, stèle funéraire et oiseau-*ba* (un oiseau à tête humaine symbolisant l'âme); le matériel funéraire (bijoux, amulettes) combine des éléments locaux, égyptiens et alexandrins. Dans la nécropole de l'Ouest, la plus importante trouvaille de la mission Michela Giorgini a été à coup sûr celle d'une splendide collection de plus de quarante verreries, l'un des plus beaux lots de verreries antiques; une flûte, haute de plus de vingt centimètres, de couleur bleue, avec un somptueux décor doré et polychrome, est venu enrichir la collection de l'Université de Pise; on y voit une scène d'offrande au dieu Osiris, couvert d'une résille, tandis que se déroule sur le bord supérieur une inscription *pie zêsen* ("bois et puisses-tu vivre"), qui sera promise à une grande faveur dans l'archéologie paléochrétienne.

Mais le but fondamental de la mission demeurait l'étude et la publication de *Kha-em-Maât*, "apparaissant en Vérité", le grand temple jubilaire d'Aménophis III, auquel nous n'avons cessé de travailler. En 1977, Michela Giorgini décide de se retirer du Soudan. Vingt années s'étaient écoulées pendant lesquelles elle avait consacré le meilleur d'elle-même, toutes ses forces, toutes ses ressources, non seulement à l'archéologie - mais à la vie de ce pays nubien, qui était devenu le sien. Soleb, c'était alors une file de belles maisons de terre, crépies de beige ou de rose, allongé entre Nil et désert: 300 personnes en tout, des enfants, des femmes et des vieillards, les

hommes travaillant au Caire ou dans le Golfe; les ouvriers, jusqu'à deux cents, venaient souvent de loin, dans cette région si pauvre en hommes et en ressources; chaque après-midi, on venait en consultation chez la *set*, la "dame" de Soleb, toujours généreuse en remèdes de première urgence; là, entre les salutations d'usage et des conseils d'hygiène médicale, se forme une connaissance plus directe et se tissent les liens d'estime réciproque et de gratitude. Aussi, ce fut une consternation totale, des fêtes certes mais un véritable deuil, au moment du départ. A Khartoum, au cours d'une cérémonie solennelle, le Président Nimeiry lui-même tint à remettre à Michela Giorgini la Médaille d'or de la Science et de la Culture de la République du Soudan. A l'Université de Khartoum, elle reçut le doctorat *honoris causa*.

Cette brillante distinction, votre Université avait tenu elle-même à la lui décerner en Octobre 1971. La mission de Soleb n'avait cessé d'affirmer son patronage de l'Université de Pise. Chaque mois, durant les fouilles, un rapport était adressé au Recteur Magnifico. Ici-même des exposés avaient été prononcés en 1961, en 1964, puis en 1965, lors d'un petit colloque où vous aviez bien voulu remettre à Clément Robichon et à moi-même la médaille Galileo Galilei de l'Université de Pise. D'autres honneurs étaient encore réservés à Michela Giorgini: commandeur du Mérite italien, chevalier de l'ordre français du Mérite, chevalier de la Légion d'Honneur.

Pour que nous puissions achever l'oeuvre commune et remettre à l'éditeur la publication du matériel accumulé pendant vingt ans, elle avait fait construire à Benisa, au Nord d'Alicante, en Espagne, au sein d'un paysage magnifique d'oliviers et de vieux caroubiers dominant la côte, une charmante demeure où le trio de Soleb pourrait se retrouver à loisir, avec une belle bibliothèque. Le sort devait en décider autrement et me laisser, à moi seul, avec l'accord amical du Prof. Edda Bresciani et des autorités de l'Université de Pise, la très lourde responsabilité de l'achèvement d'une publication dont elle avait tant rêvé, avec une passion lucide et réalisatrice. En quelques heures, le 3 Juillet 1978, une crise fulgurante de méningite avec *purpura* l'emporta. C'est dans le petit cimetière espagnol de Benisa, où elle était en train de reconstituer un cercle d'amis, que repose la "Comtesse Georges Paleologo Diana Giorgini, née Michela Beomonte, docteur *honoris causa* de l'Université de Pise et de l'Université de Khartoum", notre chère Michela, qui a inscrit à jamais dans les fastes de l'Égyptologie, associé aux sites prestigieux de Soleb et de Sedeinga, le nom de Michela Schiff Giorgini.